

Avances foncières chez le cultivateur.

De tous les engrais, le plus puissant pour le cultivateur, c'est l'argent. Pour bien cultiver, il faut des capitaux, des avances. Vous verrez toujours une belle culture chez le cultivateur qui par son économie, ses calculs soignés, aura réussi à se créer un capital qu'il peut utiliser en cas d'urgence, sans avoir recours aux usuriers qui exploitent autant qu'ils le peuvent la mauvaise chance du cultivateur, et qui tient ce dernier sous ses étrointes jusqu'à ce qu'il ait fait vendre la terre que peut être il convoitait.

Là où ces cultivateurs vivent au jour le jour et ne se font aucun scrupule d'acheter à crédit chez le marchand, des choses qu'il pourrait fabriquer lui-même sur sa ferme, pour satisfaire un luxe qui est à l'état de contagion dans un trop grand nombre de paroisses, vous verrez l'agriculture faible, languissante, et l'aspect de la misère affliger la vue de l'observateur : c'est ici une règle sans exception.

Une ferme bien exploitée, exige un grand nombre d'instruments aratoires, particulièrement de nos jours où nos produits ont à subir la concurrence des pays voisins ; des bestiaux de choix de toute nature employés à l'exploitation et qui n'offriront une spéculation avantageuse qu'en autant qu'ils seront appropriés aux besoins du commerce et de l'industrie.

Calculez ce qu'il a fallu de capitaux pour monter une telle ferme qui au lieu de le ruiner augmente davantage son aisance. Il est certes bien récompensé des sacrifices qu'il s'est imposés et des économies qu'il aura réalisées, puisqu'il peut produire à bon marché, vendre facilement ses produits, et profiter de la chance des prix élevés.

Cependant le cultivateur qui ne sait pas calculer, qui n'a pas su ménager, qui enfin n'a pas de capitaux à sa disposition, court infailliblement à sa ruine. Éprouve-t-il plusieurs années de disette, le voilà réduit aux emprunts ; se présente-t-il une ou deux années d'abondance, il faut qu'il vende à vil prix, forcé par son fournisseur à liquider sa dette. Un tel cultivateur ne peut spéculer sur ses propres denrées. Par quel moyen tel cultivateur peut-il améliorer sa culture ? à peine peut-il subsister avec sa famille et payer son exploitation.

Un nombre borné d'arpents de terres bien cultivés, c'est-à-dire où l'on n'a négligé aucun moyen d'en tirer tous les produits possibles, valent mieux que de vastes possessions négligées et livrées à des fermiers insouciantes, et qui n'ont pas les reins assez forts pour en tirer un bon parti. Nous ne craignons pas de dire à de tels cultivateurs : Vendez une portion de votre trop grande propriété pour employer les capitaux sur ce que vous conserverez. Mais ce n'est pas tout d'avoit de l'argent disponible, il faut encore avoir de l'intelligence, savoir son métier ; car l'agriculture n'est un, et ce n'est pas le plus facile, puisque vous avez à combattre tous les éléments, et, ce qui est pire encore, les intérêts opposés.

Aménagement et emploi des fourrages.

Un cultivateur soigneux doit toujours avoir abondance de fourrages et des fourrages de bonne qualité. Le haut prix qu'il pourrait obtenir pour la vente de

ses fourrages, ne doit pas lui faire restreindre l'approvisionnement nécessaire à la nourriture de ses animaux.

Les fourrages qui seront moisés, qui auront une mauvaise odeur, etc., serviront de litière, et iront ensuite grossir la masse des fumiers.

Toute espèce de fourrage sec doit être conservée dans des lieux exempts d'humidité et d'émanations nuisibles, et ceux qui sont susceptibles d'être altérés par la gelée, dans des endroits à l'abri du froid.

Comme les graines sont beaucoup plus nourissantes, à volume égal, que les feuilles et les tiges, il faut avoir attention de ne pas laisser perdre celles qui se trouvent dans le fourrage : c'est principalement dans ce but qu'il est très avantageux de placer une mangeoire au-dessous du râtelier, ou de ne pas donner trop d'inclinaison à ce râtelier.

Les tiges et les feuilles des plantes qui ont terminé leur évolution végétal, qui se sont desséchées sur pied, comme la paille des céréales, contiennent beaucoup moins de matière sucrée que celles qui ont été coupées au moment de la floraison ; aussi sont-elles fort peu nourissantes.

Il est important que les cultivateurs prennent ces deux circonstances en considération, pour ne donner ni trop ni peu de nourriture à leurs bestiaux ; il serait aussi dangereux de nourrir un cheval qui reste constamment à l'écurie uniquement avec de l'avoine, que de ne donner que de la paille à celui qui travaille journellement et avec excès.

On a reconnu qu'il était utile à la santé des animaux de varier la nature de leur fourrage. Ainsi, après avoir mis pendant quelques jours un bœuf au foin sec, il sera bon de lui donner des légumes, du foin vert, etc. ; ainsi les moutons gagnent à manger alternativement de la paille, des pommes de terre, du foin, du son, de l'avoine, des fèves, etc.

Le chardon des champs.

Ce chardon nuit aux cultivateurs de trois manières : 1o. en étouffant les céréales ou autres plantes ; 2o. en piquant les moissonneurs lors de la récolte ; 3o. en introduisant son grain dans le blé.

On en débarrasse un champ, soit en l'arrachant à la main, ou avec une tenaille en bois faite exprès, soit en le coupant entre deux terres avec un couteau ou une serpe tranchante. On fait ordinairement cette opération à l'époque où les blés montent en tiges ; mais dans quelques endroits, où on laisse des sentiers entre les planches, on la pratique plus tard.

Le point important est d'empêcher cette plante de grener, afin qu'elle se multiplie moins ; mais comme on ne coupe pas les pieds qui se trouvent dans les champs voisins (inconvenient d'avoir des voisins négligents et peu soucieux de leurs propres intérêts), les vents apportent chaque année de nouvelles graines, au grand désespoir des cultivateurs qui ont fait des dépenses pour débarrasser leurs terres de ce chardon. En l'arrachant on obtient une plus grande longueur de racine, et, par conséquent, on remplit mieux le but qu'en le coupant ; cependant le résultat est toujours sa multiplication, chaque racine isolée donnant naissance à un nouveau pied, qui la même année pousse faiblement, il est vrai, mais qui la suivante jouit de toute sa force végétative.